

Hugo, Victor (1802-1885). Oeuvres complètes de Victor Hugo . Drame. IV. 2001.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LE PAGE, bas.

Le comte Guritan, qui revient de Neubourg...

RUY BLAS, avec un geste de surprise.

Ah! — Page, enseigne-lui ma maison du faubourg.
Qu'il m'y vienne trouver demain, si bon lui semble.
Va.

Le page sort. Aux conseillers.

Nous aurons tantôt à travailler ensemble.
Dans deux heures, messieurs. — Revenez.

Tous sortent en saluant profondément Ruy Blas.

Ruy Blas, resté seul, fait quelques pas en proie à une rêverie profonde. Tout à coup, à l'angle du salon, la tapisserie s'écarte et la reine apparaît. Elle est vêtue de blanc avec la couronne en tête; elle paraît rayonnante de joie et fixe sur Ruy Blas un regard d'admiration et de respect. Elle soutient d'un bras la tapisserie, derrière laquelle on entrevoit une sorte de cabinet obscur où l'on distingue une petite porte. Ruy Blas, en se retournant, aperçoit la reine, et reste comme pétrifié devant cette apparition.

SCÈNE III.

RUY BLAS, LA REINE.

LA REINE.

Oh! merci!

RUY BLAS.

Ciel!

LA REINE.

Vous avez bien fait de leur parler ainsi.
Je n'y puis résister, duc, il faut que je serre
Cette loyale main si ferme et si sincère!

Elle marche vivement à lui et lui prend la main, qu'elle presse avant qu'il ait pu s'en défendre.

RUY BLAS.

A part.

La fuir depuis six mois et la voir tout à coup !

Haut.

Vous étiez là, madame ?...

LA REINE.

Oui, duc, j'entendais tout.
J'étais là. J'écoutais avec toute mon âme !

RUY BLAS, montrant la cachette.

Je ne soupçonnais pas... — Ce cabinet, madame...

LA REINE.

Personne ne le sait. C'est un réduit obscur
Que don Philippe Trois fit creuser dans ce mur,
D'où le maître invisible entend tout comme une ombre.
Là j'ai vu bien souvent Charles Deux, morne et sombre,
Assister aux conseils où l'on pillait son bien,
Où l'on vendait l'état.

RUY BLAS.

Et que disait-il ?

LA REINE.

Rien.

RUY BLAS.

Rien ? — Et que faisait-il ?

LA REINE.

Il allait à la chasse.

Mais vous ! j'entends encor votre accent qui menace.
Comme vous les traitiez d'une haute façon,
Et comme vous aviez superbement raison !
Je soulevais le bord de la tapisserie,

Je vous voyais. Votre œil, irrité, sans furie,
 Les foudroyait d'éclairs, et vous leur disiez tout.
 Vous me sembliez seul être resté debout!
 Mais où donc avez-vous appris toutes ces choses?
 D'où vient que vous savez les effets et les causes?
 Vous n'ignorez donc rien? D'où vient que votre voix
 Parlait comme devrait parler celle des rois?
 Pourquoi donc étiez-vous, comme eût été Dieu même,
 Si terrible et si grand?

RUY BLAS.

Parce que je vous aime!
 Parce que je sens bien, moi qu'ils haïssent tous,
 Que ce qu'ils font crouler s'écroulera sur vous!
 Parce que rien n'effraye une ardeur si profonde,
 Et que pour vous sauver je sauverais le monde!
 Je suis un malheureux qui vous aime d'amour.
 Hélas! je pense à vous comme l'aveugle au jour.
 Madame, écoutez-moi. J'ai des rêves sans nombre.
 Je vous aime de loin, d'en bas, du fond de l'ombre;
 Je n'oserais toucher le bout de votre doigt,
 Et vous m'éblouissez comme un ange qu'on voit!
 — Vraiment, j'ai bien souffert. Si vous saviez, madame!
 Je vous parle à présent. Six mois, cachant ma flamme,
 J'ai fui. Je vous fuyais et je souffrais beaucoup.
 Je ne m'occupe pas de ces hommes du tout,
 Je vous aime! — O mon Dieu, j'ose le dire en face
 A votre majesté. Que faut-il que je fasse?
 Si vous me disiez : meurs! je mourrais. J'ai l'effroi
 Dans le cœur. Pardonnez!

LA REINE.

Oh! parle! ravis-moi!

Jamais on ne m'a dit ces choses-là. J'écoute!
 Ton âme en me parlant me bouleverse toute.
 J'ai besoin de tes yeux, j'ai besoin de ta voix.
 Oh! c'est moi qui souffrais! Si tu savais! cent fois,
 Cent fois, depuis six mois que ton regard m'évite....
 — Mais non, je ne dois pas dire cela si vite.
 Je suis bien malheureuse. Oh! je me tais. J'ai peur!

RUY BLAS, qui l'écoute avec ravissement.

Oh! madame, achevez! vous m'emplissez le cœur!

LA REINE.

Eh bien, écoute donc!

Levant les yeux au ciel.

Oui, je vais tout lui dire.

Est-ce un crime? Tant pis! Quand le cœur se déchire,
 Il faut bien laisser voir tout ce qu'on y cachait. —
 Tu fuis la reine? Eh bien, la reine te cherchait.
 Tous les jours je viens là, — là, dans cette retraite, —
 T'écoutant, recueillant ce que tu dis, muette,
 Contemplant ton esprit qui veut, juge et résout,
 Et prise par ta voix qui m'intéresse à tout.
 Va, tu me sembles bien le vrai roi, le vrai maître.
 C'est moi, depuis six mois, tu t'en doutes peut-être,
 Qui t'ai fait, par degrés, monter jusqu'au sommet.
 Où Dieu t'aurait dû mettre une femme te met.
 Oui, tout ce qui me touche a tes soins. Je t'admire.
 Autrefois une fleur, à présent un empire!
 D'abord je t'ai vu bon, et puis je te vois grand.

Mon Dieu! c'est à cela qu'une femme se prend!
 Mon Dieu! si je fais mal, pourquoi, dans cette tombe,
 M'enfermer, comme on met en cage une colombe,
 Sans espoir, sans amour, sans un rayon doré?
 — Un jour que nous aurons le temps, je te dirai
 Tout ce que j'ai souffert. — Toujours seule, oubliée! —
 Et puis, à chaque instant, je suis humiliée.
 Tiens, juge, hier encor... — Ma chambre me déplaît.
 — Tu dois savoir cela, toi qui sais tout, il est
 Des chambres où l'on est plus triste que dans d'autres, —
 J'en ai voulu changer. Vois quels fers sont les nôtres,
 On ne l'a pas voulu. Je suis esclave ainsi! —
 Duc, il faut, — dans ce but le ciel t'envoie ici, —
 Sauver l'état qui tremble, et retirer du gouffre
 Le peuple qui travaille, et m'aimer, moi qui souffre.
 Je te dis tout cela sans suite, à ma façon,
 Mais tu dois cependant voir que j'ai bien raison.

RUY BLAS, tombant à genoux.

Madame...

LA REINE, gravement.

Don César, je vous donne mon âme.
 Reine pour tous, pour vous je ne suis qu'une femme.
 Par l'amour, par le cœur, duc, je vous appartien.
 J'ai foi dans votre honneur pour respecter le mien.
 Quand vous m'appellerez, je viendrai. Je suis prête.
 — O César! un esprit sublime est dans ta tête.
 Sois fier, car le génie est ta couronne, à toi!

Elle baise Ruy Blas au front.

Adieu.

Elle soulève la tapisserie et disparaît.